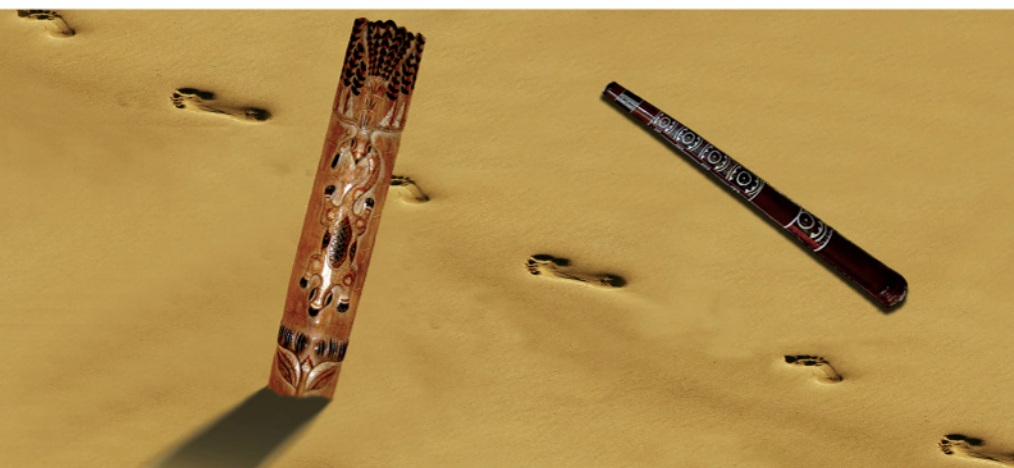


LE RÊVE DU FAUCON



FRÉDÉRIC GAUTIER



Frédéric GAUTIER

Le Rêve du Faucon

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4862-0

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Chapitre 1

Le ciel est lourd et les pluies froides traversières qui se sont multipliées tout au long de la matinée ont momentanément stoppé.

Les pierres de granite juxtaposées les unes aux autres qui bordent le chemin de terre, dessinent une dentelle sur la ligne d'horizon et laissent transparaître entre elles un peu de ce ciel gris.

De la lande qui court à perte de vue alentours, les hautes herbes couchées par le vent peignent un tapis de mousse recouvrant les prairies où des moutons, tête baissée et toison frémissante, cherchent autour des roches recouvertes de lichens qui parsèment le sol, une rare pitance.

Du sommet de la colline, apparaît dans un craquement sporadique une mule tirant une charrette.

Derrière, courbée face au vent qui court de la mer et balaie les terres arides, Maurya O'Connor accompagnée de ses quatre enfants, suit le triste convoi où gît le corps de son mari.

La descente vers le village se fait lentement au rythme des galoches et des tressautements des roues

de bois, tandis que la cloche de la vieille chapelle résonne.

Maurya précédant ses deux filles, tient dans ses bras, emmitouflé dans un châle de laine, son dernier-né.

Sean, l'aîné, la casquette de toile grise penchée sur le côté, tenant le col de sa veste remonté, ferme la marche funèbre.

De la ferme du comté de Mayo, à vingt ans, il est maintenant le chef de famille.

Brady, son père avait élevé ses enfants dans le respect de la terre, de la famille et des traditions.

Jamais il ne se plaignait de sa condition de fermier, jamais il n'avait craché dans la main qui lui permettait de nourrir sa famille.

Depuis plus de quarante ans qu'il cultivait la terre qu'il avait en métairie, jamais il n'avait manqué de verser son dû au seigneur du comté, jamais il n'avait eu de retard de fermage, même quand les hivers se prolongeaient et qu'il avait dû arracher à la terre gelée les quelques patates et navets qui faisaient plus que d'ordinaire le repas quotidien de sa famille.

Pourtant, il n'avait pu pour la première fois de sa vie, cette année 1785, s'acquitter des taxes de fermage et de la nouvelle dîme que la toute puissante église anglicane, en quête de pouvoir, avait établi sur tous les territoires de la couronne d'Angleterre.

Depuis que le roi George III du Royaume-Uni avait subi sa première attaque et que ses capacités mentales en avaient été affectées, l'empêchant de gouverner, l'église épiscopale avait envoyé ses évêques en Belgique, en Allemagne, en Italie et en Irlande, afin d'affirmer sa prédominance et de faire

montre auprès du Saint-Siège de ses capacités à régenter les provinces.

Elle introduisit sur chaque territoire, dans chaque réunion provinciale et nationale, de nouveaux impôts qui allaient lui permettre d'affirmer sa toute puissance auprès de la noblesse.

Brady, comme tous les fermiers de la contrée de la presque-île d'Inishowen, située près du vaste golfe de Lough Foyle, n'avait pas, une fois payée la nouvelle dîme, eu la possibilité d'acheter les semences et graines suffisantes pour constituer une récolte lui permettant de nourrir sa famille correctement.

Les demandes serviles de son épouse n'avaient pas trouvé auprès du prêtre de la paroisse locale, à qui elle avait demandé d'intervenir auprès du propriétaire de leurs terres, une oreille bienveillante et salutaire.

Cet hiver 1785 avait été, comble de leur malheur, des plus rigoureux.

La faim et la maladie avaient eu raison du plus solide de la famille O'Connor et c'est avec la peine et le ressentiment au cœur, que Sean accompagnait la dépouille de son père vers sa dernière demeure, au cimetière du village de Coleraine.

Quel choix s'offrait à lui à présent ? lui qui avait rêvé de voyages et de contrées lointaines dont il avait entendu les récits enflammés des marins qui, revenant des pêches sur les bancs de Terre-neuve, vidaient goulûment les pintes de bière que le tavernier du pub alignait sur les lourdes tables de bois massif, et les ingurgitaient les uns après les autres comme si leur longue et périlleuse traversée les avait privé d'hypothétiques lendemains.

Bien que depuis plus de deux mois déjà, alors que son père n'avait plus la force de se lever, il avait dû avec l'aide de Maurya subvenir aux besoins de son frère et de ses sœurs. La charge familiale reposait maintenant entièrement sur ses épaules.

Mary et Laureena, les jumelles de quatorze ans, aidaient aux champs quand Conrad, le dernier-né, était couché. Mais la charge du labour lui revenait entièrement et Maurya ne voyait pas comment ils allaient s'en sortir.

Ou plutôt elle ne le savait que trop et se refusait à cette solution que lui avait fortement conseillée le prêtre.

– Maurya, tu ne souhaites pas que tes enfants subissent le même sort que ton mari ?

Ecoute-moi ! Elles seront bien traitées je te le promets.

– Je sais que vous avez raison mais je ne peux me résoudre à me séparer de mes filles !

– Le couvent des sœurs de Londonderry n'est pas si terrible que cela, et puis tu pourras aller les voir aux fêtes saintes !

Un mois plus tard, l'évêque de Londonderry en personne vint chercher Mary et Laureena, que leur mère avait déposées à la chapelle du village, et elles furent emmenées au couvent.

Maurya pleura toutes les larmes de son corps et tomba quelques semaines plus tard malade à son tour.

Elle ne dut son salut qu'à la présence de Conrad qui avait besoin d'elle et réussit, grâce aux bons soins de Sean, à reprendre des forces et à vivre avec ce sentiment de profonde culpabilité qui ne la quitterait plus.

Sean, quant à lui, avait tout fait pour que ses sœurs restent avec eux et avait vécu cette déchirure comme une telle injustice qu'une rancœur envers sa mère, qui avait laissé l'église lui retirer ses enfants, le tenaillait.

Les courses effrénées au travers des collines d'Inishowen avec les garçons de la ferme voisine lui paraissaient maintenant tellement loin.

Les bagarres et les jeux de cache-cache dans les bottes de pailles qui grimpaient en escalier jusqu'aux poutres de la grange, appartenaient désormais au passé.

Seule l'image de cette belle journée d'été, au bord de la crique de Duncansby où il avait embrassé pour la première fois les lèvres de Matilda O'Neill, resterait gravée pour toujours dans sa mémoire.

Sean et Matilda se connaissaient depuis leur plus tendre enfance.

Elle avait une année de moins que lui et vivait dans le haut du comté avec ses quatre frères et ses deux sœurs plus jeunes qu'elles.

Les frères O'Neill, qui travaillaient dans l'exploitation agricole du riche propriétaire de Coleraine, ne voyaient généralement pas d'un bon œil les garçons du village tournant autour de leur sœur.

Plus d'un prétendant, qu'ils ne jugeaient pas dignes des faveurs de Matilda, s'étaient faits rosser à la sortie de la messe du dimanche matin où les œillades appuyées vers les femmes qui se tenaient sur les bancs de gauche de la chapelle, ne leurs avaient pas échappé.

Sean, de taille moyenne et chétif jusqu'à sa douzième année, avait, du fait des travaux des champs, acquis depuis une puissante musculature et

tous les garçons de son âge avec qui il faisait les foins l'été savaient qu'il n'était pas bon se frotter à lui.

Était-ce la discrétion dont Sean avait fait usage ou la crainte de recevoir plus de coups qu'ils ne pourraient en donner, en tout état de cause, les frères si prompts d'habitude à couper court aux roucoulandes des jolis cœurs, n'étaient à aucun moment intervenus dans la relation entre Sean et leur sœur.

A dix-huit ans, les sentiments qui les habitaient étaient d'une telle force, d'une telle pureté, qu'ils n'imaginaient pas une vie l'un sans l'autre.

Combien de fois, se retrouvant après le dur labeur des champs, auprès de la rivière qui alimentait le moulin à eau, n'avaient-ils pas fait le projet de s'installer sur d'autres terres, vers d'autres cieux où ils n'auraient pas à s'échiner sur un sol caillouteux qui suffisait à peine à nourrir une famille.

C'était sans compter sur le destin qui fit voler en éclats leurs doux rêves.

A la fin du mois de septembre de l'année dernière, John, le cadet des frères de Matilda qui faisait occasionnellement office de palefrenier dans les écuries de la propriété où il travaillait avec ses frères et son père, fut accusé du vol d'une montre à gousset appartenant au régisseur de l'exploitation.

Malgré les protestations de ses parents qui refusaient l'entrée de leur chaumière aux forces de l'ordre, ces dernières pénétrèrent dans l'humble bâtisse, fouillant partout dans les moindres recoins et finirent par trouver la montre sous le sommier du lit de John.

Les soldats vinrent le chercher l'après-midi même et l'emmenèrent tel un criminel à Londonderry où il fut enfermé.

La perte de leur travail, la honte et l'opprobre qui couraient sur la famille, les contraignirent à quitter le comté quelques semaines plus tard, malgré les protestations et les pleurs de Matilda.

C'est le cœur déchiré que Sean regarda sa bien-aimée partir vers la région de Dublin, à Naas, où le frère de son père possédait un peu de terre qu'ils pourraient cultiver en attendant une situation meilleure.

Sean lui promit que très bientôt il irait la rejoindre et la demanderait en mariage mais il savait que depuis la mort de son père, il lui serait quasiment impossible de se soustraire avant de nombreuses années à la charge de famille qui était maintenant la sienne.

La mort de son père, et le départ soudain de sa promise, avaient plongé Sean dans une grande tristesse et un sentiment de profonde injustice.

Il voyait tous ses projets se perdre dans les brumes de ses pensées et s'était renfermé dans un mutisme qui maintenant le quittait rarement.

Dans le comté de Cork, au sud-est de l'Irlande, des rassemblements d'ouvriers agricoles avaient dégénéré en affrontements contre les forces armées de la couronne d'Angleterre.

Lors des premiers rassemblements, ils ne réclamaient que l'abolition des corvées et la suppression des pâtures qui, en rendant la culture inutile, leur enlevaient tout moyen d'existence.

Puis le mouvement se durcit et ils en étaient venus à présent à protester contre la dîme, les taxes de fermage et les salaires de misère qu'ils percevaient.

Cette protestation sociale paysanne s'étalait sur l'ensemble du territoire irlandais et, de Cork où elle

était partie, elle arriva très vite aux contrées les plus reculées du Nord du pays.

Les plus virulents avaient constitué des groupes de protestataires appelés les « Whiteboy » qui, de par leurs actions musclées envers les biens de la couronne mais surtout de l'église, s'étaient fait connaître dans tout le Royaume-Uni.

La population irlandaise les avait affublés de ce nom du fait que les hommes portaient, dans leurs expéditions nocturnes, un sarrau blanc par-dessus leurs vêtements.

Ce samedi soir, comme tous les hommes du village, Sean fut discrètement convié à une réunion à la taverne du port de Mayo, à laquelle il se rendit, bien que les soirées passées en dehors de chez lui fussent de plus en plus rares.

Peu de temps après son arrivée et à peine sa première bière finie, un groupe de trois hommes vêtus de longues redingotes poussiéreuses poussèrent la porte et se dirigèrent directement vers le feu où des lingots de tourbes séchées, qui remplaçaient le bois quasi inexistant dans le pays, crépitaient dans la cheminée.

Une fois réchauffés, ils enlevèrent leurs lourdes tenues et allèrent s'asseoir à une table au fond de la salle enfumée.

Patrick McCarthy, le tenancier, demanda le silence et envoya son jeune fils faire le guet à l'extérieur.

– Je vous remercie d'être venus nombreux à cette réunion.

Rien de ce que nous allons dire ce soir ne doit être répété hors de ces murs.

Laissez-moi vous présenter ces messieurs qui nous viennent de Dublin.

Les trois hommes qui, toute l'assemblée l'avait remarqué au premier coup d'œil, n'étaient pas du district, se levèrent et se présentèrent comme faisant partie du mouvement « Whiteboy ».

Le plus âgé des trois monta sur une table et les hommes du village firent cercle autour de lui.

– Mes frères irlandais, nous avons besoin de porter, partout où nous subissons le joug de la couronne d'Angleterre, la lutte contre l'oppression !

Nous avons besoin de bras pour porter haut et fort nos doléances !

Nous avons besoin de nous soutenir les uns les autres !

Il n'est plus acceptable que nous ne puissions plus nourrir nos familles !

Les sbires de l'église anglicane qui se cachent derrière leurs collecteurs d'impôts ne doivent plus continuer à affamer les nôtres.

Mes frères, nous ne pouvons plus endurer tant de souffrances, tant de misère !

Opposons-nous à la tyrannie et au despotisme !

Chacun leur tour les trois hommes haranguèrent l'assemblée et, l'alcool aidant, quelques jeunes les rejoignirent dans leurs appels à la rébellion.

Bien qu'il ne sût pas lire, Sean prit un des textes que le plus âgé des trois hommes avait posé sur le dessus du comptoir et le mit dans la poche de son gilet.

Sean était exalté et contenait le vent de la révolte qui le submergeait depuis la mort de son père.

– S’il n’y avait pas Conrad et ma mère, se dit-il !

Il rentra tard à la ferme, la tête emplie de désir de liberté et d’aventures et le cœur gros d’être contraint à rester là avec les siens.

La semaine suivante, des hommes en armes arpentaient la campagne du comté à la recherche, comme tout le village l’avait appris par la voix du curé le lendemain pendant la messe, « *des hommes de peu de foi se dressant contre la bienveillance de notre mère l’église* ».

Plusieurs fois, il les aperçut sur leurs chevaux trottant sur le chemin du bord de mer qui rejoignait le bourg de Buncrana.

Il se dit que ces imbéciles pouvaient toujours les chercher, ils étaient loin maintenant.

Ils avaient embarqué le lendemain matin même au port de Portrush, sur un cotre qui faisait route vers Belfast.

Ce jour-là, occupé qu’il était à retourner sa terre, il ne les avait pas entendu arriver et fut surpris de se faire héler de la sorte.

– Eh ! Toi, viens un peu par ici !

– Qu’est-ce que vous me voulez, vous ne voyez pas que j’ai du travail.

– Tu viens quand on te le dit ! Ou préfères-tu que je rentre avec mon cheval dans ton champ ?

Sean prit sa bêche et se dirigea vers les deux cavaliers en uniforme rouge, un mousquet à droite de leur ceinture et une courte épée qui pendait le long de leur botte, de l’autre côté.

– Trois hommes sont venus ici la semaine dernière, toi non plus je présume que tu ne les as pas vus ?

Sean se tenait appuyé sur le manche de sa bêche et les regardait un sourire sarcastique au coin de la bouche, ce qui irrita le plus proche.

– Maudit chien d’irlandais, tu te fous de moi ?

– Je n’ai vu personne et il n’est pas encore interdit de sourire, il me semble !

Le plus excité des deux hommes, qui n’arrivait apparemment pas à contrôler sa monture, d’ailleurs cela n’étonnait pas Sean qui connaissait bien les chevaux, tira durement sur les rênes, ce qui fit cabrer l’animal et le désarçonna.

Il tomba lourdement à terre, se releva promptement sous le coup de la colère et l’humiliation et vint se poster devant ce cul-terreux qui le narguait, un sourire de défiance et de provocation accroché au visage.

Au comble de sa furie, il dégaina son épée et la pointa sous le cou de Sean.

– Tu ne souris plus dis donc ! Tu as perdu ta langue ?

Sean, surpris, recula, se prit les pieds dans une motte de terre et tomba en arrière.

Dans sa chute son gilet s’entrouvrit, laissant visible la poche intérieure d’où dépassait le papier qu’il y avait glissé la semaine dernière.

– Allez, remonte sur ton cheval ! lança le second cavalier, tu perds ton temps avec celui-là, d’ailleurs on perd tous notre temps dans le coin.

– Attends ! Qu’est-ce que tu as là dans ta poche ?

Le tenant toujours sous la menace de son épée, il tendit la main vers le document, l’arracha d’un geste vif et le tendit à son équipier.

Après avoir pris connaissance du contenu de la lettre, il la relut à voix haute pour son camarade qui passa rapidement de la colère à la satisfaction d'avoir mis la main sur un de ces dangereux protestataires politiques.

– Tu as eu du nez John ! Celui-là, il va payer pour les autres.

– Je n'ai rien fait, clama Sean, je l'ai ramassé sur le chemin, je ne sais même pas lire.

– Ah oui ! Dommage, il fallait y penser avant.

– Nous, on a surpris un agitateur, qui plus est, qui nous a menacés de son arme et qui va devoir s'expliquer devant les tribunaux de la couronne, s'esclaffa-t-il tout en continuant à le tenir en joug de son épée.

La nouvelle se répandit comme une trainée de poudre dans tout le comté et, malgré les protestations des villageois et les pleurs de sa mère auprès des autorités du village, Sean fut emmené poings liés à la prison de Londonderry d'où il rejoignit deux semaines plus tard, par bateau, les geôles de Londres.

Sean, comme des dizaines d'irlandais qui croupissaient dans les prisons anglaises, attendait un pseudo jugement dont il connaissait pertinemment le rendu.

Il avait été placé dans le bâtiment des prisonniers politiques, seul dans une cellule d'où il ne sortait qu'une fois par jour pour une courte promenade dans une cour où il pouvait apercevoir un bout de ciel entre les hauts murs de briques qui l'entouraient.

Aucun contact avec d'autres prisonniers n'était rendu possible et durant les trois mois de son incarcération, il ne reçut aucune visite.

Un matin différent des autres, il le vit de suite, il fut emmené dans une salle où il prit une douche et où on lui fournit des vêtements propres.

Une fois habillé, il attendit dans un couloir sur une chaise pendant plus de trois heures, avant qu'un garde ne vienne le chercher pour l'emmener devant le tribunal.

Lorsqu'il pénétra dans l'enceinte de celui-ci, il se trouva devant un parterre de pantins perruqués, engoncés dans de lourds manteaux rouges, le port fier et l'allure péremptoire.

Il ne put d'ailleurs faire aucune objection aux accusations dont il faisait l'objet.

La sentence d'atteinte à la sûreté de l'état tomba en moins de temps qu'il ne lui fallut pour comprendre ce qui se jouait à son insu.

Quelques années auparavant, le parlement anglais avait décidé de commuer les peines capitales qu'il jugeait un peu trop expéditives pour les délits mineurs, en peines d'emprisonnement à vie dans les bagnes qu'il avait ouverts dans les colonies, notamment en Virginie.

Ces bagnes furent très rapidement surpeuplés et la couronne lança sur les océans ses meilleurs émissaires, afin de trouver des terres lui permettant de créer des nouveaux lieux de détention.

La situation politique et stratégique de l'empire britannique n'était pas au mieux sur le continent Nord américain et la promulgation de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique en 1776, posait la difficile et douloureuse question du devenir des convicts.

Sean fut donc condamné à la détention, à sept ans de bagne « au-delà des mers » là où sa majesté était reconnue.

Aucune explication supplémentaire ne lui fut fournie et il retourna dans sa cellule en attendant d'être emmené vers cet « au-delà des mers ».

Sean n'était pas totalement inculte et avait entendu les histoires, par les marins de la taverne de McCarthy, d'un marin hollandais du nom de William Janus, de cet autre coureur des mers envoyé à la découverte des « *Terra Incognita* », Abel Tasman, mais surtout du plus célèbre des coursiers des océans, du capitaine James Cook qui avait navigué sur les mers australes et avait découvert de nombreuses îles où il avait planté le drapeau britannique.

Ce qu'il ignorait, c'est qu'au cours de sa seconde expédition, le capitaine qui n'était encore que lieutenant avait, de peur de se faire doubler par la flotte française, pris officiellement possession de la « *Terra Australia* » et qu'il en avait dessiné les premières cartes topographiques.

Le capitaine Cook, naviguant depuis la Terre de Feu via Tahiti et la Nouvelle-Zélande, fut le premier européen à aborder l'Australie par la côte Est, le 28 avril 1770, dans une baie paradisiaque qu'il baptisa tout d'abord « *Stingray Harbour* » en raison des nombreuses raies qui vivaient dans la baie.

Puis le botaniste Banks et un certain docteur Solander, qui faisaient partie de l'équipage embarqué sur « l'*Endeavour* » trouvèrent une telle quantité de plantes encore inconnues qu'il finit par lui donner finalement le nom de « *Botany Bay* » et proclama officiellement la partie orientale de ce continent,

colonie de l'Empire britannique, « Nouvelle-Galles du Sud ».

Le parlement anglais décida d'y créer une colonie pénitentiaire et le 13 mai 1787, soit quatre mois après l'arrestation de Sean, un premier convoi naval de la *First Fleet*, composé de neuf bateaux-prisons et de deux navires de guerre, fut armé et mis sous les ordres du Commodore Arthur Phillip.

– Lève-toi l'Irlandais, la couronne va te payer un beau voyage au soleil !

– N'aies crainte tu ne seras pas seul, on t'a prévu de la compagnie ! rajouta en s'esclaffant le second garde qui venait de le prendre sous le bras, afin qu'il avance plus rapidement vers la lourde porte métallique de la prison.

Sean resta pendant plus de douze heures assis, les mains et les pieds entravés par des chaînes, comme des centaines d'hommes et de femmes, attendant un signe des hommes en armes qui montaient la garde à l'entrée de la cour où ils étaient entassés.

Lorsqu'enfin il dut se lever sous les coups violents des crosses de fusils, ce fut pour former les rangs.

La longue marche épuisante en direction de Portsmouth dura une nuit et un jour et plusieurs prisonniers ne purent résister à la fatigue du périple.

Sean entendit distinctement l'officier à cheval, passant près de lui, qui remontait au pas la longue file de prisonniers.

– Ne vous encombrez pas de ceux qui n'ont plus la force de suivre, de toute façon, seuls les plus robustes survivront au voyage.

– Capitaine, nous avons près de quinze prisonniers dont nous allons devoir nous séparer, il ne reste de ce fait plus que sept-cent-trente-six valides.

– Bien, moins ils seront nombreux et plus ils auront une chance d’arriver vivants au bagne.

L’espace gagné à bord des navires ne sera pas de trop pour que ces pauvres bougres puissent respirer.

Le capitaine rajouta à l’adresse du lieutenant qui le tenait informé de l’état des convicts, qu’il ne donnait pas non plus très cher de la vie des soldats qui allaient les accompagner.

– L’Angleterre ne regrettera pas ces soldats encombrants et bien qu’ils ne manqueront pas à la couronne, je les plains.

Le lendemain soir, Sean harassé par cette longue marche de près de douze lieues, à peine avalés un gruau infâme et un morceau de pain rassis, s’endormit sur le sol trempé.

Sa nuit de sommeil ne fut pas longue et dès cinq heures du matin la longue colonne de prisonniers se remit en route vers la ville de Portsmouth qui apparaissait dans le lointain.

Les mâts des onze navires se détachaient sur l’horizon et les coques des bâtiments de guerre imposaient leur lourde masse.

A près d’une lieue de l’embarcadère, on pouvait déjà distinguer les deux rangées de canons qui s’épalaient sur toute la longueur des bordées de deux navires, moins imposants mais certainement beaucoup plus maniables et rapides.

Une heure plus tard, Sean put reconnaître le vaisseau amiral par son imposant château arrière où

les dorures entourant les vitraux qui garnissaient la poupe se miraient sur la surface de l'eau.

Il ne put lire le nom du navire qui s'étalait en lettres noires sur son étrave et filait jusqu'au mât de beaupré qui procurait à cette embarcation une impression d'élancement et de finesse.

Toute la journée, les soldats firent descendre les convicts enchaînés deux par deux, à fond de cales.

Les cent-quatre-vingt-onze femmes qui encombraient les geôles londoniennes se retrouvèrent réparties dans les neuf navires.

L'empire se débarrassait par la même, des femmes de petites vertus et organisait le développement de la future colonie.

Le parlement anglais dans sa grande magnanimité avait décidé que le temps de détention accompli pour certains bagnards, il leur offrirait de s'installer sur les terres de la couronne en leur permettant de s'y établir librement, au même titre que les familles de soldats dont il se débarrassait.

Afin d'éviter tous déplacements intempestifs des prisonniers pouvant de ce fait déséquilibrer le navire, plus de cent corps furent parqués dans chacune des quatre grandes cages qui couraient d'une bordée à l'autre et dont la hauteur ne permettait pas de se redresser.

L'espace étant insuffisant, il n'était pas possible que tous soient assis en même temps et sans qu'aucune règle ne fût établie. Les femmes se retrouvèrent devant les barreaux, leur permettant de trouver le peu d'air frais qui parvenait du pont supérieur.

Aucun cri, aucune plainte ne montait des cales.

Tous savaient qu'il était vain de manifester leurs douleurs et leurs peurs.

La plupart de ceux qui se trouvaient là n'étaient pas des saints, mais la promiscuité dans l'ancre du navire les avait amenés à édicter tacitement des règles de vie leur permettant de garder un semblant de dignité.

A l'extrémité de chaque cage un unique seau servait de toilette pour la centaine de prisonniers.

Seul un étroit passage au centre du navire permettait à l'homme de faction de leur servir la maigre pitance qui allait être leur lot quotidien pendant les huit mois que durerait la traversée.

Sur les autres navires, les soldats, la plupart du temps accompagnés de leur famille, n'étaient pas mieux lotis.

Outre le fait qu'ils n'étaient pas enfermés, les conditions de vie à bord n'étaient guère meilleures.

La majeure partie d'entre eux, du simple soldat au sous officier, avaient évité une condamnation pour des actes de vols ou de petits larcins que l'armée de la couronne ne pouvait accepter et le pays qui les avait vus grandir ne s'était pas embarrassé de sanctions autres que celle de les expulser « au-delà-des mers »

La lourde armada prit le large en direction des côtes de l'Amérique du Nord qu'elle atteignit en août après avoir essuyé plusieurs tempêtes.

Chapitre 2

Dans le camp provisoire que la tribu des Wiradjuri venait de remettre en état, Mokare, l'ancien gardien des Rêves, s'était assis auprès du feu que les hommes avaient confectionné.

Sur le plateau herbeux, la rivière qui courait entre les eucalyptus leur fournirait comme l'an passé l'eau suffisante pour les cinquante âmes de la tribu.

Quelques huttes avaient résisté aux conditions climatiques de l'hiver austral et il ne fallut pas trop de temps pour que celles dont le toit de branchage s'était effondré reprennent leur forme initiale.

Les femmes étaient heureuses de retrouver les lourdes pierres à moudre qu'elles avaient laissées, lorsque la tribu avait rejoint le camp situé plus vers l'intérieur des terres afin de passer les froides journées hivernales.

Avant de joindre leurs forces pour remettre en état les huttes, la tribu au complet s'était d'abord recueillie au pied des roches devant lesquelles le camp était adossé.

Assis en demi-cercle, ils s'étaient tour à tour levés pour effleurer de la paume de leur main les peintures rupestres des esprits lumineux qui parsemaient la roche claire.

Les enfants, portés par les parents afin d'atteindre les « mimi », s'extasiaient devant ces créatures harmonieuses et colorées.

Ces êtres, à la longue silhouette et aux membres écartés, s'entremêlaient les uns aux autres dans une danse gracieuse et échevelée et étaient les protecteurs de la mère nature.

Après avoir partagé le frugal repas du soir, tous les membres du clan se regroupèrent autour du feu où Mokare, assis les jambes croisées, observait les étincelles qui montaient en crépitant vers le ciel profond et étoilé.

Ce soir était inhabituel, le gardien des Rêves ne disait rien.

Ses longs cheveux blancs bouclés qui retombaient sur son visage rond fripé comme un vieux parchemin, se fondaient dans sa magnifique barbe qui lui cachait une partie du torse.

Tels des charbons ardents, ses yeux d'un noir profond reflétaient les flammes lancinantes du feu qui dansait devant lui.

Sa peau brune, simplement couverte par un tissu qui lui servait de pagne, était constellée de centaines de taches de peinture blanche où s'intercalaient quelques figures ondulées semblables à des serpents.

Pendant de longues minutes aucun bruit autre que le crépitement des branches d'eucalyptus ne vint troubler la sérénité du campement.

Même les cris stridents des oiseaux nocturnes s'étaient arrêtés.

Mokare leva ses maigres bras recouverts, comme le reste de son corps chétif, de peintures blanches et ocre et, tandis qu'il les abaissa doucement, le foyer rougeoyant diminua d'intensité.

– Aujourd'hui Bobbi-bobbi nous a donné l'eau et nous a guidés jusqu'au gibier. Qu'il en soit remercié !

Le serpent arc-en-ciel, créateur de l'univers et du peuple Koorie, m'est apparu.

Il m'a mené loin de notre terre et j'ai survolé le grand fleuve jusqu'aux eaux profondes.

J'ai vu, plus nombreux que les doigts de mes mains, des animaux étranges aux ailes blanches glissant sur l'eau.

De leur ventre sortaient des cris étouffés.

Il n'en dit pas plus, baissa la tête vers la terre ocre et en ramassa une poignée qu'il observa attentivement avant de la laisser filer entre ses doigts.

Chacun sentit la tristesse et l'inquiétude qui émanaient du gardien des Rêves.

Cette journée avait été bonne pour la tribu et il n'était pas dans les habitudes de Mokare de terminer une soirée sans conter « le Temps du Rêve ».

– Est-ce que c'est un mauvais présage ? Demanda Bongaree tandis que toutes les âmes de la tribu étaient parties se reposer après ces trois longues journées de marche.

Mokare regarda le jeune homme qu'il avait, depuis quelques lunes, commencé à initier aux Rêves qui se transmettaient depuis des milliers d'années, de génération en génération.

– Je ne sais pas. La vie est une chose joyeuse dont le centre est bien souvent rempli d’asticots.

Mokare parlait souvent par énigme et cela ne troubla pas son élève qui savait qu’il n’en saurait pas plus ce soir.

Bongaree se retira et laissa l’ancien qui avait refermé ses yeux et balançait doucement la tête en émettant un chant guttural que ses lèvres serrées ne laissaient que faiblement passer.

Cette nuit là, allongé sous la lune ronde, le jeune chasseur ne dormit pas très bien et chercha longtemps le sommeil.

Chapitre 3

Sean, malgré la robustesse de ses vingt ans, perdait peu à peu ses forces.

Autour de lui, dans une puanteur abominable, il ne se passait pas une semaine sans qu'un cadavre ne soit jeté par-dessus bord.

La malnutrition et le scorbut firent des ravages parmi les prisonniers mais aussi parmi les femmes et les soldats.

Une fois par semaine on les faisait monter sur le pont, se déshabiller et s'arroser mutuellement à l'aide de seaux d'eau de mer.

Les brûlures, que le sel provoquait sur les peaux qui se crevassaient, rajoutaient aux maladies un surcroît de souffrance.

Sean bénissait les jours de pluie où il pouvait enfin frotter sa peau dont l'odeur rance était incrustée au plus profond de son corps.

Les plus faibles ne pouvant plus grimper sur le pont n'étaient plus nourris et mourraient rapidement dans d'atroces souffrances.

A la fin septembre, la flotte du Capitaine Philippe arriva en vue du Cap Horn sous un ciel dégagé et une brise modérée.

La mer n'étant généralement pas clémente à la rencontre des deux océans, il le doubla sans demander son reste.

Deux mois plus tard, les onze navires s'engagèrent dans le dédale des îles de Polynésie et mouillèrent l'ancre à Tahiti où ils firent escale deux semaines, afin de reconstituer les réserves de nourritures et effectuer un nettoyage complet des navires.

Aucun des convicts ne put descendre à terre mais ils reçurent tout de même une nourriture plus solide pendant quelque temps.

La chaleur à l'intérieur du navire était suffocante et les odeurs, qu'ils parvenaient d'ordinaire à supporter, étaient devenues intolérables.

Les moustiques, depuis quelques jours, avaient commencé leur lent travail de succion dans les cales et les premiers symptômes de fièvre faisaient leur apparition.

Sean, qui avait passé la première partie de son périple enchaîné avec un homme d'une cinquantaine d'années, qui n'avait commis d'autres crimes que celui d'avoir volé un quartier de porc sur l'étale d'un commerçant de Londres pour nourrir sa famille, perdit son compagnon d'infortune une semaine après leur arrivée à Tahiti. Grâce à lui, il avait réussi à garder un espoir de vie et de dignité.

Charles était professeur à Dublin et dans les longs moments de désespoir faisait profiter son compagnon de peu de savoir, de ses connaissances, et plus

important que tout, de la poésie qui disait-il, le maintenait en vie.

Même si Sean ne parvenait pas le plus souvent à distinguer les idées à travers les mots, il éprouvait en écoutant son ami un sentiment de calme et de sérénité momentané.

L'un des plus beaux poèmes que Charles lui avait récité, le touchait plus particulièrement.

Il l'avait appris par cœur et se le répétait dans les moments de grande lassitude et de découragement.

*« Dans la nuit qui m'environne,
Dans les ténèbres qui m'enserrent,
Je loue les Dieux qui me donnent
Une âme, à la fois noble et fière.*

*Prisonnier de ma situation,
Je ne veux pas me rebeller
Meurtri par les tribulations
Je suis debout bien que blessé.*

*En ce lieu d'opprobres et de pleurs,
Je ne vois qu'horreur et ombres
Les années s'annoncent sombres
Mais je ne connaîtrai pas la peur.*

*Aussi étroit soit le chemin,
Bien qu'on m'accuse et qu'on me blâme,
Je suis le maître de mon destin,
Le capitaine de mon âme. »¹*

Sean avait en lui cette sensibilité qui lui permettait de voir chaque jour, un peu plus au-delà des affres humiliantes de son enclos.

¹ Invictus : William Ernest Henley (1875)

– Heureux les hommes de savoir, car ils transcendent leur âme de leur corps misérable et s'évadent vers des contrées joyeuses.

– Heureux les simples d'esprit, lui répondit Charles, car ils sont inconscients du fait que le royaume des cieux n'existe que le temps d'une vie et s'éteint à la mort de l'être.

Ils n'ont pas à porter ce sentiment d'impuissance constant, d'impuissance face à ce questionnement perpétuel, car une réponse entraîne forcément deux autres questions.

D'impuissance face à cette complexité qui sous-tend tout ce qui semble simple.

D'impuissance face à l'écoulement inexorable du temps qui aura finalement le dernier mot. D'impuissance face à cette existence.

Malheureux ceux qui savent, ceux qui s'intéressent, ceux qui sont en quête de vraies réponses.

Malheureux sont ceux qui sont conscients, car ils sont malades de ne pas être simples d'esprits.

Tu vois Sean, ce monde n'est peuplé que de souffrants mais la plus part sont aux cieux, inconscients de leur affliction.

– Vivre libre, Sean, c'est vivre de façon à respecter et renforcer la liberté des autres.

– Mais pour vivre libre, il faut combattre nos oppresseurs, tu ne crois pas ?

– Je crois que c'est l'ennemi qui détermine les formes de luttes que nous devons mettre en action mais surtout les conditions du moment.

Tu ne dois porter ta haine sur tes oppresseurs mais plutôt sur le système qui a engendré l'oppression.

Sean et Charles s'enrichissaient ainsi mutuellement dans cet enfer humide qui sclérosait les âmes les plus endurcies.

Les quelques fois où les soldats les avaient faits monter sur le pont du navire, Sean avait découvert un paysage qu'il n'aurait jamais imaginé possible.

Sortant de la pénombre quotidienne où il se tenait, il fut aveuglé par la clarté du soleil qui irradiait.

La couleur émeraude de la mer et les plages de sable blanc bordées de cocotiers l'étourdissaient et il dut se raccrocher à son compagnon le plus proche pour ne pas tomber.

Après avoir repris quelques forces, les équipages reprirent le large.

Sean partagea le reste de la traversée avec un nouveau compagnon d'infortune de quelques années son aîné, originaire lui aussi du Nord de l'Irlande, d'une ville côtière située au sud de Belfast, du nom de Newcastle.

Petit mais assez râblé, il était comme tous les hommes à bord, barbu, les cheveux hirsutes et poisseux.

La chemise qui lui recouvrait le buste était, tout comme la sienne d'ailleurs, déchirée et couverte de cette fange dans laquelle il piétinait toute la journée.

Son visage qui devait être rond, avait absorbé ses yeux rougis par la fatigue et la conjonctivite et faisait saillir les os de ses pommettes.

– Qu'est-ce qui t'a conduit dans ce trou à rat ? demanda Sean.

– Je me suis battu avec le fils du régisseur des terres où je travaillais.

– Tu es fermier toi aussi ? Répondit Maury.

– Ouais ! Cela t'étonne ? Tu sais, la plupart des gars ici viennent soit du bâtiment ou de la terre.

– Tu penses que ce n'est pas une coïncidence !

– De la cellule où j'étais, j'entendais les gardes qui parlaient de « Botany Bay » dans des termes peu réjouissants.

Maury lui expliqua que tout laissait à penser que la sélection des prisonniers dans les geôles anglaises s'était faite, en grande partie, d'après les connaissances des condamnés dans les domaines très particuliers.

Les gardes de faction dans la prison savaient que l'Empire souhaitait créer une colonie pénitentiaire en Australie et ils craignaient d'y être envoyés eux aussi.

C'était un sujet de conversation qui était couramment abordé, surtout par ceux qui avaient déjà subi des sanctions par leurs supérieurs hiérarchiques.

Bien que le nombre de prisonniers par navire ait diminué notablement, surtout à cause du scorbut qui faisait des ravages, même parmi les soldats et leurs familles, il n'était toujours pas possible de se mouvoir dans les cages de fonds de cales, sans faire déplacer un nombre important de personnes.

– Ça va remuer cette nuit ! Dit un homme à proximité de Sean qui était en charge d'aller vider le sseau d'excréments deux fois par jour.

J'ai entendu l'équipage parler d'un coup de tabac à venir et les ordres de réduire la voilure ont été donnés.

Comme il l'avait annoncé, ils essuyèrent un grain durant trois jours et malgré l'accoutumance de ces derniers mois de mer, la violence de la tempête

décrocha des hauts-le-cœur et l'atmosphère déjà irrespirable fut saturée des odeurs de vomi et de bile.

Allongée sur le sol humide et froid dans le fond de la cage où se trouvait Sean, enchaîné à Maury, une jeune femme qui en était à son huitième mois de grossesse avait perdu les eaux ce matin même et, malgré les supplices qu'elle lançait à qui voulait l'entendre, aucune main secourable des officiers du navire ne vint.

La femme à laquelle elle était enchaînée avait perdu toutes ses forces et ne pouvait l'aider.

Aux appels à l'aide de Sean, qui avait l'année passée été témoin des difficultés d'accouchement de sa mère et de la souffrance qu'elle avait endurée malgré les soins de la sage femme présente, seul un seau d'eau et un linge propre leur furent accordés.

Les premières contractions arrivèrent et au bout de six heures de cris et de souffrance, au bord de l'épuisement total, elle mit au monde dans cet antre du diable, une fille qui, de toute évidence, ne survivrait pas à ces conditions d'hygiène et de malnutrition.

Vingt minutes plus tard, la mère épuisée par des mois de diète, mourut dans les bras de Sean qui l'avait soutenue pendant tout l'accouchement, qui avait mis son enfant au monde et avait coupé de ses dents le cordon ombilical.

Les premiers cris du bébé dans ce lieu de souffrance et de mort avaient quelque chose de révoltant et faisaient peser sur les prisonniers un sentiment de détresse encore jamais atteint.

Sean, tout comme les autres détenus, bien qu'il s'était résolu à son triste sort, ne pouvait accepter que

cet être frêle et innocent subisse la même infortune que lui.

Chacun leur tour, les convicts, du plus faible au plus vigoureux, du plus couard au plus dangereux, partagèrent leur maigre pitance pour que de ces insignifiants gestes d'humanité, vive à travers eux l'espoir d'une vie neuve, d'un lendemain possible.

Elle fut nommée Hasling comme sa mère l'avait souhaité et les jours passant elle s'accrocha à la vie dans ce milieu hostile, grâce en partie à l'un des soldats qui, outrepassant les consignes strictes de ne rien porter aux prisonniers, leur fit passer tous les jours une petite bouteille de lait qu'il prélevait aux pis des chèvres qui se trouvaient parquées sous le chapiteau avant du navire avec les autres animaux domestiques qu'ils avaient emmenés avec eux.

Sean s'accrocha à cette vie, dont il avait maintenant la responsabilité, comme à une bouée de sauvetage, dans cet enfer où il se voyait sombrer inéluctablement.

Chapitre 4

Depuis quelques mois, la tribu des Wiradjuri avait repris ses activités habituelles et, du Rêve de Mokare, il n'en avait plus été question.

Bongaree continuait son initiation et passait des heures en compagnie du gardien des Rêves, malgré le triste évènement qui l'avait énormément affecté à la dernière lune.

Truganini, la fille du chef, du même âge que lui, avait suivi comme toutes les jeunes femmes de la tribu le rite d'initiation qui l'avait conduite, il y a quatre saisons, du stade de l'enfance au statut de femme.

La dernière épreuve de cette initiation consistait à représenter son rêve sur le sable, à l'aide de pigments naturels, d'ocres, de charbon, de plumes et de végétaux.

Les hommes de la tribu, rassemblés autour des jeunes femmes, accompagnaient cette quête spirituelle qui allait définir leur personnalité et leur permettre de rentrer dans le tout de la création du monde, au son des Didgeridoo.

Pemulwuy, Muryin et Bongaree avaient bénéficié de la formation des anciens et parvenaient à tirer de cet instrument à vent quelques sons qui ne semblaient pas trop discordants.

– Cet instrument, avaient dit leurs aînés, sert à transmettre votre sagesse spirituelle qui se doit d’être l’alliée d’une complicité mystique par rapport à l’instrument, bien au-delà de la performance musicale que vous allez devoir en tirer.

– Les termites qui ont patiemment creusé l’intérieur de ce morceau de bois de la longueur d’un homme, y ont déposé un peu de l’énergie qui vous permet de le faire vivre.

Bongaree, tout comme ses deux amis, avait rencontré d’énormes difficultés à faire vibrer le bois du long bâton.

Même s’ils avaient bien compris que le son était produit par la vibration des lèvres desserrées du musicien, il était en revanche beaucoup plus complexe de trouver la technique de la respiration circulaire permettant d’inspirer tout en continuant à émettre le son.

Les aînés, eux, parvenaient après de longues années d’expérience à modifier le son grave de l’instrument et à l’enrichir.

Tous savaient et voyaient que Bongaree n’en était pas encore arrivé à ce stade, par l’ébauche des premières sculptures qu’il était autorisé à incruster sur le bois au fur et à mesure de sa progression dans l’art du Didgeridoo.

L’apprentissage de l’instrument ne se limitait pas simplement à son utilisation mais aussi, et surtout, par ce qu’il représentait.

– Au commencement, avait raconté l'ancien, tout était froid et sombre. « *Bur Buk Boon* » était en train de préparer du bois pour le feu, afin d'apporter la protection de la chaleur et de la lumière à sa famille.

« *Bur Buk Boon* » ajoutait du bois dans le feu, lorsqu'il remarqua qu'une bûche était creuse et qu'une famille de termites était fort occupée à grignoter le bois tendre du centre.

Comme il ne voulait pas blesser les termites, « *Bur Buk Boon* » porta la bûche creuse à sa bouche et commença à souffler.

Les termites furent projetés dans le ciel nocturne, formèrent les étoiles et la Voie Lactée et illuminèrent le paysage.

Et pour la première fois, le son du Didgeridoo bénit Mère la Terre, la protégeant, elle et tous les esprits du « Temps du Rêve », avec ce son vibrant pour l'éternité.

Les représentations picturales que les jeunes femmes réalisaient du bout des doigts sur le sol sablonneux et qui s'effectuaient durant des heures dans le son enivrant, captivant et lancinant des Didgeridoo, étaient d'une importance capitale, puisqu'elles permettaient de former, de par l'interprétation de leur Rêve, les futurs couples de la tribu.

Lorsque, la lune précédente, les jeunes hommes accomplirent de même le rite d'initiation, aucune femme n'assista aux représentations éphémères permettant aux jeunes hommes de créer une manifestation privilégiée avec les éléments essentiels qu'ils souhaitaient mettre en valeur.

Cette coutume permettait à chacun de trouver son âme-sœur dans les familles de la tribu, grâce à la réciprocité ou à la complémentarité des Rêves qui étaient ensuite interprétés par Mokare.

Il n'était pas rare que deux être très proches soient au fait de leurs rêves et que de leurs affinités, Mokare en ait été le témoin.

Peu de temps après, Bongaree et elle, avaient été choisis pour être unis.

Ils avaient dès lors reçu l'acceptation officielle des anciens et de leur famille respective pour se fréquenter et fonder une famille.

Quelques mois plus tard, Truganini rayonnait de bonheur en contemplant son ventre qui s'arrondissait de semaine en semaine, en même temps que *Babloo* la déesse de la lune finissait son cycle pour revenir à sa forme entière.

Hélas, le bonheur de cette nouvelle vie qu'ils avaient engendrée ne dura pas et, trois lunes plus tard, Truganini perdit l'enfant.

Même si les fausses-couches étaient assez habituelles dans la tribu, cette épreuve douloureuse suscita une grande détresse dans le cœur des deux amants.

Bongaree se servait de son apprentissage auprès de Mokare comme exutoire à sa peine et Truganini demanda, au cours de la cérémonie qui permettait à Baïame, le créateur de « *Nombreuses Choses* » qui donna vie au Temps du Rêve, d'accueillir l'âme de son enfant.

Les plus anciennes femmes de la tribu organisèrent une cérémonie où elles l'allongèrent sur un lit de feuilles d'Eucalyptus et la oignirent d'huile d'Acacia.

Les vieilles femmes la rassurèrent quant à sa fertilité.

Ce matin, sans prévenir Bongaree, Mokare le pria de prendre son boomerang taillé dans une branche d'acacia et son bâton légèrement courbé qui lui servait à tuer les animaux, puis ils se dirigèrent en direction des plaines désertiques où seules des touffes d'herbes, dures comme des épines, parvenaient à subsister.

– Où allons-nous ?

– Là où le sentier nous mènera. Ne soit pas pressé, le soleil est encore bas mais il va vite prendre de la force. N'allonge pas le pas, la route est encore longue.

Bongaree était comme tous les jeunes de la tribu, impatient et impétueux, et le rythme lent qu'imprimait Mokare ne lui convenait absolument pas.

Il préférait les jours où il allait chasser avec les autres et pister le gibier à l'affût pendant de longues heures, tapi dans les hautes herbes de la plaine, attendant le moment propice pour fondre sur sa proie avant de lancer d'un geste vif et précis le lourd bâton qui fendait l'air et assommait l'animal.

Avec ses amis, Yagan et Pemulwuy, il était en quelques années devenu un excellent chasseur et savait surprendre, au bord d'un cours d'eau, l'Echidne au corps couvert d'épines, au long museau fin et aux petits yeux malins.

Il savait attendre que l'animal soit occupé à attraper, de sa longue langue gluante, les fourmis ou les termites pour, en restant sous le vent, bondir de sa cachette et l'assommer d'un coup sec derrière la tête.

Comme tous les chasseurs, il ne prenait la vie d'un animal que pour nourrir le village et jamais pour le plaisir de tuer.

Après chaque prise, il était de coutume que le chasseur, après avoir vidé l'animal de son sang, retire son cœur et l'enterre en prononçant les paroles rituelles.

Bongaree respectait les coutumes et, comme tous les membres du clan, considérait que la terre ne leur appartenait pas mais qu'ils appartenaient à la terre nourricière.

Ils marchèrent pendant encore plusieurs heures et traversèrent les grandes forêts de Gommiers argentés que la tribu nommait arbres Fantômes, à cause de leurs troncs blancs. Ils dépassèrent les derniers mimosas fleuris qui embaumaient l'air de leur parfum suave et arrivèrent, en fin d'après-midi, à la limite du grand désert rouge où seules quelques fleurs de Banksias et Waratah, parvenaient à fleurir après les rares pluies.

– Regarde au loin, les roches brunes que tu vois sont celles d'*Erahtipa*.

– *Erathipa* ! Fit Bongaree incrédule.

Ils s'approchèrent d'un grand rocher plat où une excroissance énorme, arrondie et lisse pareille à un ventre de femme, se détachait sur la terre rouge du plateau désertique.

– C'est un rocher de fertilité.

A l'intérieur se trouvent les âmes d'enfants morts, dont le tient, qui peuvent se réincarner dans le ventre d'une jeune femme fertile.

Nous allons camper là ce soir et nous allons invoquer les esprits, pour qu'ils conduisent l'âme de ton enfant vers une nouvelle vie.

Bongaree alla quérir des branchages près du point d'eau alimenté par un fin filet qui suintait de la paroi rocheuse et alluma le feu qui allait éclairer la grande roche fertile, mais aussi leurs esprits, afin qu'ils parviennent à une parfaite communion avec toutes choses.

Ils s'installèrent près du feu, face à la lune ronde et massive qui semblait si proche et dont l'image ondoyait à travers les volutes de fumée du bois légèrement humide.

– Je t'ai appris, comme à tous les enfants de la tribu, que le monde fut jadis sans relief et qu'aucune des terres que nous connaissons n'a été ainsi autrefois.

De même, chaque événement vécu par les Ancêtres du Temps du Rêve changeait la forme même du paysage.

Tu connais l'histoire de *Boulia*, le « *Serpent arc-en-ciel* » venu des eaux profondes, qui est descendu sur terre depuis la traînée sombre visible de la Voie lactée où il se révéla sous la forme d'un magnifique arc-en-ciel dès qu'il pénétrait l'eau ou la pluie.

C'est lui qui est responsable du façonnage des paysages, des noms de lieux, de l'engloutissement ou de la noyade de personnes.

C'est aussi lui qui permet le renforcement de l'érudit, grâce à son pouvoir de guérison ou à sa possibilité de faire tomber la pluie nourricière.

Mais c'est aussi lui qui est capable d'anéantir des âmes par les plaies, les faiblesses, les maladies et la mort.

– Il nous faut honorer ces esprits qui sont la source de tout, mais aussi ceux de tous nos morts.

– Mokare, je ne comprends pas pourquoi les esprits qui pourvoient à tous nos besoins prennent une vie encore inaboutie.

– Je sais que c’est difficile pour toi et Truganini, mais saches que l’âme d’un défunt reviendra sur les sites sacrés de notre communauté.

– Comment pourrai-je la reconnaître ?

– Tu n’auras aucun besoin de la reconnaître, c’est elle qui parlera à ton esprit et qui se présentera à toi.

Elle pourra revêtir différentes formes et tu te dois d’être prêt à les accepter.

Cela pourra te prendre toute la vie et tu devras acquérir la sagesse en écoutant, en observant et en expérimentant, à travers tes représentations et tes peintures qui libéreront ton esprit et permettront de réaliser tes Rêves.

Tu parviendras à trouver ta propre sensibilité qui résonne déjà à travers ton corps, mais aussi celui de tout ton peuple, à travers la nature et les animaux, et tu trouveras ta raison d’être.

Saches que ton Rêve préexiste et persistera dans le temps, alors que nos incarnations humaines ne sont, elles, que temporaires.

Mokare remis une branche dans le foyer qui diminuait d’intensité et invita son disciple à se recueillir en un chant où les paroles étaient plus psalmodiées que véritablement chantées.

Chapitre 5

La flotte du Capitaine Phillip, après avoir étalé de nombreuses tempêtes dans les quarantièmes rugissants, parvint en vue de la côte orientale de l'Australie le 16 janvier 1788.

Si les navires avaient subi au cours de cette traversée de nombreuses avaries, le nombre de prisonniers avait quant à lui diminué de près de quarante et celui des soldats et de leurs familles d'une trentaine d'âmes.

L'imposante flotte remonta la côte australienne, cherchant l'embouchure d'une rivière qui leur permettrait de mettre à l'abri les navires et de débarquer leurs cargaisons d'hommes et de matériel.

Deux jours passèrent avant que le Capitaine ne décida de pénétrer dans une large anse, qu'il baptisa *Port Jackson*, pour mouiller ensuite à l'embouchure du fleuve dont il donna le nom de *Parramatta*.

Lorsque les voiles furent ramenées, que les ancres qui filaient vers les fonds de la baie stoppèrent la course des navires et qu'aucun roulis ni tangage ne

vint bercer les coques, alors seuls les cris des oiseaux de mer survolant la mâture couvrirent le silence.

Les craquements des coques s'étaient tus et chaque homme sur les ponts des bâtiments s'arrêtèrent et observèrent à l'unisson un moment de silence.

Des eaux calmes et transparentes de la baie, de grands poissons plats gris bleuté ondulaient de leurs nageoires ailées autour des navires et les oiseaux blancs, au large bec et à la queue en fourche, planaient langoureusement au-dessus des eaux chaudes à la recherche d'un dîner providentiel.

Barrant tout l'horizon, une haute chaîne de montagnes aux sommets enneigés s'étalait.

Les bords de la rivière sablonneuse descendant en pente douce sur la partie droite, décida le Capitaine Phillip à choisir cet accostage.

Sean, comme tous les prisonniers, avait senti le navire freiner sa course pour finalement se stabiliser et piétinait d'impatience de se retrouver enfin à l'air libre.

La petite Asling âgée de deux mois tout juste était certes chétive, mais ne paraissait pas souffrir de quelque maladie que ce soit.

Sean, qui s'occupait maintenant d'elle, redoutait de devoir s'en séparer, mais aucun soldat ne fit montre d'un quelconque intérêt envers le bébé et il put sortir comme tous les autres convicts au grand air.

Quand la grille de leur cage s'ouvrit, Sean laissa l'émotion le gagner et des larmes coulèrent sur ses joues couvertes d'une barbe hirsute. Lorsqu'après d'interminables minutes, lui et Maury, toujours entravés par leurs chaînes, arrivèrent en haut de l'escalier qui menait au pont supérieur du navire, ils allongèrent leurs corps de tout leur long, pour la

première fois depuis des mois, sur le bois chaud du bateau, heureux d'être tout simplement vivants.

Les soldats firent monter les premiers prisonniers dans les barques qui pouvaient contenir une vingtaine de personnes et nombreux furent ceux que l'on dut aider à marcher, tant leur état de faiblesse était grand.

Durant trois jours, le débarquement des matériaux, des animaux et des nourritures, se poursuivit sans relâche.

Sean, ayant été contraint de confier Asling à la femme d'un soldat qui avait promis de veiller sur elle comme s'il s'agissait de son propre enfant, faisait partie des hommes qui avaient été enrôlés comme rameurs et faisaient sans interruption la navette entre les navires au mouillage, à quelques encablures de la côte, et la plage où ils débarquaient les marchandises.

Le navire qui transportait les planches, madriers, bastaings et autres matériaux de construction était, du fait de son plus grand tirant d'eau, le plus éloigné du rivage.

Les rameurs chargés de ce difficile déchargement avaient reçu une double ration de nourriture.

Le navire qui transportait la plus grande partie des animaux avait, quant à lui, réussi à gagner un point de l'estuaire proche d'un lieu de débarquement et c'est à l'aide de palans que les quelques bœufs, chevaux, chèvres et moutons furent descendus sur un radeau relié au rivage par de solides amarres que manipulaient quatre hommes d'équipage aidés par les prisonniers.

Chose surprenante, aucun ordre n'avait été donné aux soldats pour surveiller les détenus et pareillement aucun d'entre eux n'essayait de s'enfuir.

Depuis leur arrivée sur cette terre du bout du monde, nul signe de civilisation n'était visible et seuls les bruits des oiseaux et des insectes leur parvenaient.

Le premier campement fut organisé sur un plateau, à une lieue de la plage, à proximité d'une rivière qui obliquait pour rejoindre de ses eaux claires le fleuve *Parramatta*.

Le soir, tous les détenus étaient parqués dans un enclos bordé de piquets de bois, surveillés par quelques soldats.

Le quatrième jour de leur arrivée à *Port Jackson*, le Commodore Phillip, représentant de l'empire britannique sur cette nouvelle terre de la Nouvelle-Galles du Sud, les fit se rassembler et prit la parole.

– Je tiens tout d'abord à vous féliciter, vous soldats de sa gracieuse Majesté. Vous qui avez su faire face, durant ces longs mois de mer, à l'adversité des éléments, aux conditions de vie à bord des plus dures, à la maladie qui a emporté trop de nos compagnons et de vos compagnes.

Cette terre est à présent la vôtre, comme l'a décidé sa Majesté.

Il nous appartient de faire régner dans cette nouvelle colonie pénitentiaire, les lois de l'empire britannique et les règles de vie que nous édicterons, afin de porter les valeurs de notre patrie, ici même.

Il s'adressa ensuite aux convicts que les hommes d'armes avaient regroupés.

– Quant à vous, dans sa grande bonté, sa Majesté vous offre de même la possibilité de devenir, à l'issue de votre peine, propriétaires de la terre que vous allez cultiver. Votre détention n'aura ici aucune commune mesure avec celle que vous auriez subie dans d'autres

centres pénitentiaires. Nous allons ensemble construire, cultiver, récolter. Ceux d'entre vous qui n'accompliront pas les travaux quotidiens qui leur permettront de gagner leur liberté, seront privés de terres. Faites preuves d'obéissance, de courage et de persévérance et vous gagnerez votre liberté ! Refusez de vous plier à l'autorité de la couronne et vous finirez vos jours dans ce bagne !

Sean, comme la plupart des détenus, découvrait avec étonnement et contentement cette possibilité qui s'offrait à eux.

Pourrait-il accepter ses conditions de vie durant ces six années de détention ?

Cette terre sera-t-elle suffisamment fertile pour nourrir toute la colonie ?

– Tu penses qu'ils tiendront parole ? lui demanda Maury.

– Je n'ai aucune confiance en eux mais avons-nous le choix ? Si je peux gagner ma liberté de cette façon, je ferai tout pour y arriver.

Je le ferai pour ma fiancée qui est restée au pays, je le ferai pour ma mère et je le ferai pour Asling que je récupérerai coûte que coûte.

– Tu crois vraiment qu'ils te laisseront la reprendre ?

– Jamais je n'abandonnerai une fille d'Irlande aux mains de ces cochons d'Anglais !

Le simple fait de penser à Asling le rendait triste, mais il ne lui en voulait pas. Il s'en était fait une raison et elle était son espoir. Elle était comme l'eau qui gèle sur le rocher et le fait éclater, mais elle n'était pas plus fautive que l'eau quand elle le brise.

Cette force il la cultivait et elle serait sa raison de vivre à présent.

– J’ai fait une promesse, durant ma détention à bord de ce maudit navire, envers Charles dont je t’ai parlé et je la tiendrai.

C’est ainsi que pendant des mois durant, le quotidien de Sean et de tous les hommes de la colonie, gardiens et convicts, se résuma à la construction de fortifications et prisons, de bâtisses, de travaux des champs, sous la coupe d’une discipline de fer et dans l’angoisse permanente du sentiment d’isolement absolu.

Après avoir terminé l’édification des granges qui leur servaient de dortoir et qui le temps d’incarcération des détenus fini serviraient au stockage des cultures, Sean et Maury qui travaillaient chaque jour côte à côte furent affectés aux travaux des champs.

La terre était chaude et riche en promesses et c’est de bon cœur que Sean, au grand étonnement de ses gardiens, se mit à l’ouvrage, ne comptant pas sa peine et ne laissant aucun obstacle entre la charrue et les bœufs qui soufflaient, tout comme lui, sous la chaleur qu’il commençait à apprivoiser.

Les deux botanistes qui les avaient accompagnés dans ce voyage, avaient apporté dans leurs bagages différentes graines qu’ils comptaient bien utiliser et multiplier sur cette terre nouvelle.

Pendant la longue traversée, bon nombre d’entre elles furent inutilisables du fait des changements climatiques importants.

La germination s’étant effectuée plus tôt que prévu, celles qui ne purent, faute de pots et de terre suffisante, être semées furent définitivement perdues.

Néanmoins la terre rendit aux hommes, qui s'y échinaient à longueur de journée, la contrepartie de leurs efforts et il ne fallut que deux saisons pour que les premières récoltes de céréales puissent se faire.

Le rendement n'était pas aussi mauvais qu'ils l'avaient supposé et la quantité de terrain ayant été cultivé permit la production suffisante de farine pour la colonie pénitentiaire qui possédait maintenant de hautes fortifications gardées, enserrant les longs bâtiments de bois, que les convicts regagnaient chaque soir pour y passer une nouvelle nuit de réclusion.

Les botanistes avaient trouvé à quelques lieues du pénitencier, en remontant vers le plateau plus sec qui s'étalait en contrefort des montagnes bleues, des plants de tabacs qu'ils s'étaient empressés de prélever et en avaient commencé la culture aux abords des fortifications.

Les premières feuilles, de qualité médiocre, furent données aux bagnards les plus méritants qui partageaient, sous les regards haineux de leurs camarades de misère, un bâtiment distinct.

Les feuilles de tabac étant trop cassantes pour pouvoir être roulées, Sean s'était mis à fumer la pipe comme bon nombre de détenus du bâtiment.

Il avait passé plusieurs soirées à confectionner sa pipe, à l'aide d'un clou qu'il avait réussi à cacher dans sa chaussure avant de passer à la fouille obligatoire du soir.

Il avait trouvé le parfait morceau d'Eucalyptus creux d'où dépassait légèrement un nœud qui, après l'avoir évidé et chauffé sur les braises des monticules de branchages qui s'amoncelaient autour des champs,

était devenu suffisamment dur pour y recevoir le tabac incandescent.

Les gardiens ne trouvaient rien à redire à cette occupation et, certains même, passaient commandes auprès des plus doués en échange d'un tabac de bien meilleur qualité.

Sean qui était suffisamment habile de ses mains était sollicité par ses geôliers mais préférait confectionner d'autres sortes de sculptures.

Autour de la colonie pénitentiaire, quelques familles de soldats avaient construit leur maison légèrement en retrait, plus proche de la rivière.

Ted et Johanna Stamford, qui avait accepté de prendre en charge Asling, étaient de ceux là et Sean avait obtenu de l'officier supérieur du camp de pouvoir passer un peu de temps le midi auprès d'elle.

Johanna avait de suite senti que la présence de Sean ne présentait pour elle et pour l'enfant aucun danger, mais Ted exigea qu'il ne puisse voir Asling, âgée maintenant d'un peu plus d'un an, qu'en présence de sa femme.

Sean lui apportait de temps en temps un jouet qu'il avait patiemment taillé avec le peu d'outil qu'il avait occasionnellement à sa disposition.

– Tiens mon petit rêve, je t'ai fait une poupée. Regarde, elle a les bras et les jambes articulés.

– Pourquoi l'appellez-vous toujours comme ça ? lui demanda Johanna.

– Ha ! oui, c'est que en gaélique, Asling veut dire rêve. Je pense que sa mère a voulu lui offrir un nom qui lui permettrait de s'élever au-dessus de la triste et terrible réalité des hommes, dit-il en baissant la tête.